

ETUDE DE MEURSAULT DANS *L'ETRANGER* D'ALBERT CAMUS

SELON
LA MAXIME STOICIENNE ET NIETZSCHEENNE
DE L'AMOR FATI

Irène Leroy-Syed

(*Université York*)

La soi-disant «indifférence» du héros, Meursault, dans *L'Etranger* d'Albert Camus, son adhésion au déroulement des faits, sa passivité devant la mort de sa mère, et sa propre mort, la répétition de formules telles que: «cela n'avait aucune importance», «je n'en pensais rien», le situent dans le courant stoïcien de l'*amor fati*. Pour le stoïcien «toute la fin (*telos*), de la vertu parfaite se résume à vivre conformément à la nature.»¹ Si l'on retrouve chez Nietzsche la maxime *amor fati*, c'est parce qu'il l'a empruntée aux stoïciens.

Expliquons d'abord ce que signifie *amor fati* pour les stoïciens. Le *fatum* grec fait référence à un ordre supérieur (dieux) qui présidait au destin des mortels. L'idée de *fatum* connote celle de *nécessité*, qui dans la tragédie, obéissant aux décrets des dieux, devient la fatalité. Le *fatum* est par définition inévitable; il est ordre voulu par les dieux que l'on retrouve dans la vie humaine autant que dans la nature. Ce dernier inclus aussi l'idée de *hasard*, le hasard étant défini comme événement que l'on ne peut ou ne sait relier à des causes: «Jamais un coup de dés n'abolira le hasard,» écrivait Nietzsche. Il s'inscrit donc dans la nécessité.

On retrouve cette notion de *hasard* plusieurs fois dans *L'Etranger*; par exemple, lorsque le procureur parle à Meursault: «Le procureur lui a demandé alors comment il se faisait que la lettre qui était à l'origine du drame avait été écrite par moi. Raymond a répondu que c'était un hasard. Le procureur a rétorqué que le hasard avait déjà beaucoup de méfaits sur la conscience dans cette histoire.»² C'est ici avec une certaine ironie que le procureur parle de ce *fatum* moderne, ce hasard que Meursault n'essaie pas

de justifier. La raison pour laquelle il n'a pas besoin de justifier le «hasard», est qu'il fait partie de l'ordre nécessaire de la nature, étant le résultat de faits dont les causes ne dépendent pas de lui. Il y voit, comme les stoïciens, une inéluctabilité, qui, pour lui, est parfaitement acceptable. Elle fait tout simplement partie de l'ordre du monde.

L'*amor*, dans l'expression *amor fati*, est entendu comme *agape*, non *eros*. Ici il est équilibre de la tension (*tonos*) entre soi et la nature. Donc il y a chez les stoïciens plus qu'une adhésion à la nécessité, il y a désir et volonté d'y participer. Cette volonté de faire que mes actes coïncident avec la volonté des dieux qui est acte, est à l'origine de la sagesse stoïcienne. La contradiction serait conçue comme opposition à la nécessité, ce qui, pour un esprit lucide comme celui de Meursault, est hors de question. C'est pourquoi il dit: «J'ai pensé que c'était toujours un dimanche de tiré, que maman était maintenant enterrée, que j'allais reprendre mon travail et que, somme toute, il n'y avait rien de changé» (p. 43). L'*amor fati* nietzschéen prend sa source chez les stoïciens; il est affirmation de la nécessité et lié à la volonté de puissance:

Ce qu'il y a de plus intime en moi m'apprend que tout ce qui est nécessaire, vu de haut et interprété dans le sens d'une économie supérieure, est aussi l'utile en soi, — il ne faut pas seulement le supporter, il faut aussi l'aimer...*amor fati*: c'est là le fond de ma nature.³

Tout ce qui se présente est offert à l'homme sous la dimension du présent, qui est découpé en une succession d'instant. L'acceptation de l'«économie supérieure» revient à l'adhésion volontaire à cet ordre, manifesté à chaque moment du présent. Le présent est la seule forme du temps que nous possédions, la seule sur laquelle et dans laquelle nous pouvons agir; le passé ne nous appartient plus, il est déterminé, l'avenir est ouvert. L'instant est la rencontre du passé et de l'avenir. Le temps est la succession de mainteneants passés et futurs, formant un circuit où le temps est conçu comme un anneau d'instant du temps. La vision «du haut» dont parle Nietzsche donne celle de l'éternité, qui n'est que la répétition des instants, l'instant auquel l'homme pour Nietzsche, le sage pour les stoïciens, adhère pleinement. La volonté individuelle est en harmonie avec l'ordre cosmique, ce qui correspond à

l'attitude du philosophe: «The highest state a philosopher can attain: to stand in a Dionysian relationship to existence – my formula for this is *amor fati*».⁴

Nous trouvons dans *L'Etranger* la répétition de l'événement qui est saisi dans l'instant. Meursault remarque: «C'était le même soleil, la même lumière sur le même sable qui se prolongeait ici. Il y avait déjà deux heures que la journée n'avancé plus» (p. 79). Et aussi: «C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman, et comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes les veines battaient ensemble sous ma peau» (*Ibid.*). Il y a pour Meursault un *fatum* et un *amor fati* dans la mesure où il est prêt à recommencer de la même manière. C'est la question qu'on lui pose juste avant sa mort: «Comment aborderez-vous cette terrible épreuve [la mort]? J'ai répondu que je l'aborderais exactement comme je l'abordais en ce moment» (p. 134). Mais celui-ci n'est pas ressenti comme grandeur. C'est en étudiant l'*amor fati* stoïcien, que nous allons comprendre l'attitude de Meursault.

La théorie du temps selon les stoïciens, est inséparable de l'*amor fati*. Nous n'en traiterons que d'une manière succincte, dans le seul but de comprendre Meursault. Dans *Le Système stoïcien et l'idée de temps*,⁵ V. Goldschmidt écrit: «L'étendue corporelle qui «accompagne» L'acte prend toute la réalité dont elle est capable, sans cesser d'être un corporel.» l'acte se concentre dans l'instant. Le présent concentre l'achèvement et la perfection dans son aspect fini et éternel. Le texte dans lequel le passé et le futur sont des «prédicats» est exprimé par des verbes. L'acte indiqué par ces verbes n'étant plus ou pas encore, présent, passé, futur, n'est pas des êtres de raison; ils est saisi par la pensée, mais non pas comme le temps présent, par la sensation. L'acte du sage est logé dans un seul instant; il est mouvement totalisant qui se ressent comme bonheur: «Or ce qui est dans l'instant est un tout achevé».⁶ Le bonheur réside plus dans le repos, dans l'absence de tension entre le monde extérieur et moi-même, que dans le mouvement. Cette union est en fait une union cosmique, car il y a continuité entre le temps vécu et le monde-nature, qui est représenté par un système qui relie étroitement l'homme à l'univers.

On retrouve chez Meursault le temps-instant. Il ne recherche pas la continuité, les causes et les effets. Ceci se manifeste dans son attitude qui est

plongée dans le présent, qui est vécue et sentie physiquement. En effet, il n'est pas de ceux qui évoquent des souvenirs, qui se projettent dans le futur. Pour lui ni le passé, ni le futur ne peuvent changer le présent. Ce qu'il aime c'est la fraîcheur de l'eau, ce qui le fait souffrir c'est la chaleur du soleil. Son acte est concentré dans le présent-instant: son crime n'est pas prémédité, donc il n'est pas compris comme «crime»; au cours du procès il dit: «Oui, c'est vrai,» et n'essaie pas de donner des raisons; l'enterrement de sa mère est, lui aussi, décrit comme présent-instant, sans faire référence à autre chose qu'aux faits, aux actes reliés directement à cet événement.

Dans la mesure où il ne fait qu'un avec le temps-instant, Meursault fait penser au sage stoïcien: «L'extrême tension (*tonos*) de la volonté qu'ils réclament de leur sage, semble indiquer que tout soit toujours à conquérir. De fait, la philosophie, qui est «l'art de vivre», est bien réellement une conquête, mais il faut ajouter que rien ne saurait être conquis aux yeux des stoïciens, qui, en un sens, ne nous soit pas donné d'avance. La conquête (...) est un passage du même au même». ⁷ Il y a mouvement entre le point de départ et le point d'arrivée; il faut que les deux points coïncident pour obtenir la sagesse. Si le mouvement est rompu, le point de départ se fige en point d'arrêt, et il y a échec. Le bonheur est fondé sur un univers homogène continu. Les passions sont disqualifiées comme mouvements irrationnels et anti-naturels. Le savoir prend son origine dans les représentations et la raison est le système des représentations. Victor Goldschmidt souligne l'actualité toujours parfaite de la sagesse «qui *in se tota conversa est*: la succession dans l'enchaînement des propositions suppose à chaque instant que «tout est donné» et la continuité des diverses démarches repose sur leur identité essentielle.» ⁸ Et un peu plus loin, il ajoute: «Toute la morale du sage stoïcien consiste à se complaire à ce qui arrive.» ⁹

Le sage est aussi vu comme acteur. Le bon acteur ne joue pas; il garde les distances entre lui et son personnage. Celui qui organise le spectacle est comparé au magistrat. Le bon acteur coopère directement et à chaque instant avec le destin, qui est aussi vu, comme nous le disions au début, comme fatalité ou nécessité inéluctable. A l'égard de la matière, de l'argument, du texte, l'indifférence du sage veut qu'il soit «spectateur», non acteur en face

des événements et du monde, et il doit se contenter de contempler là où le vulgaire «agit».

Meursault montre une «indifférence» comparable à celle du sage stoïcien devant ce qui semble important au «vulgaire»: par exemple le mariage avec Marie, où il dit «Cela m'est égal», «Oui si tu veux». En fait il comprend qu'«il n'y avait pas d'issue» (p. 35), qu'il ne peut pas changer un ordre établi, que les passions n'y changeront rien, qu'il est heureux lorsqu'il y a harmonie entre la nature et lui. Ce bonheur est exprimé vers la fin: «...devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde» (p. 138). Autre part il dit: «Le ciel était vert, je me sentais content» (p. 45). Ce contentement, ce bonheur, n'est autre que celui du sage stoïcien qui dit *amor fati*.

Cette attitude du sage stoïcien est brisée au moment où Meursault pense à la culpabilité. Il y a perte du *tonos*, du même au même, incursion de l'autre d'où rupture du cycle, ce qui pourrait expliquer son crime. Ce qui est faute pour le sage stoïcien, c'est de ne plus participer à la continuité des faits nécessaires. Ainsi s'expliquerait le commentaire de Meursault après les coups de revolver: «J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour» (p. 20). La faute, lorsqu'elle nous rejette vers notre intériorité et nous fait perdre contact avec le présent, est perte de la sagesse: «Au lieu de stabiliser aussitôt et d'arrêter un emportement passionnel, on s'abandonne à son élan. Le propre de la passion est de nous asservir au temps irréel où le passé se survit pour communiquer son «existence» et son contenu au futur, et où il détruit le seul temps réel, le présent, c'est-à-dire, le temps du salut, le seul où puisse se placer l'initiative morale.»¹⁰

La faute de Meursault lui reste extérieure, il garde en lui la force et la conviction qu'il est en union avec le monde, et que dans cette perspective il n'y a pas de faute. Il joue son rôle d'acteur et il a accepté d'être le spectateur à son procès organisé par le magistrat. Il a, comme le doit le sage stoïcien, gardé les distances entre lui et son personnage.

Ayant vaincu les sentiments, les passions, après des combats où il y a eu des chutes, Meursault se retrouve comme disant «oui» à la vie et à la mort.

Il refuse le tragique, la douleur malsaine, car il ne peut rien et ne veut rien y changer. Il reste en étroite harmonie avec la nature, d'où il puise ses instants de bonheur, ayant la plénitude d'une éternité. Il ne peut que vouloir le retour éternel d'une nécessité cosmique, comme le surhomme nietzschéen, et la conformité à l'ordre supérieur qui est ce monde, comme le sage stoïcien. Le seul temps qui a une réalité, une épaisseur est le temps-instant où coïncide la perfection. Alors il est tout naturel qu'il veuille qu'il y ait beaucoup de gens pour son exécution. En ce sens, il peut lui aussi dire *amor fati*.



NOTES

¹Cf. V. Goldschmidt, *Le Système stoïcien et l'idée de temps* (Paris: Vrin 1969), p. 129.

²P. 113.

³*Le Crépuscule des idoles*, «Nietzsche contre Wagner,» Epilogue, p. 79.

⁴*The Will to Power*, ed. W. Kaufmann (New York: Vintage Books, 1968), p. 536.

⁵V. Goldschmidt, *op. cit.*, p. 41.

⁶Aristote, *Ethique à Nicomaque*, X, 3, 1174 b 9.

⁷Goldschmidt, *op. cit.*, p. 55.

⁸*Ibid.*, p. 65.

⁹*Ibid.*, p. 69.

¹⁰*Ibid.*, p. 193.

